

Écoutez-moi, jeune homme, écoutez-moi jusqu'au bout ! Avant de vous donner ces preuves que vous demandez, il faut que vous sachiez comment je suis parvenu à découvrir que celui qui se faisait appeler le comte de Bernac était un faussaire, s'abritant sous un nom qu'il avait ne pas être le sien. Il faut que je vous donne ces détails nécessaires afin que vous connaissiez les ennemis que vous allez avoir à combattre, leurs ruses, leur force, leur adresse et leur puissance.

Écoutez-vous près de moi, et écoutez.

L'Indien reprit sa place et invita du geste Maro à s'asseoir près de lui.

Le jeune homme, palpitant d'espérance et de crainte, obéit machinalement, comme s'il n'eût plus eu conscience de lui-même.

L'Indien lui laissa le temps de se remettre de la secousse morale qu'il venait de recevoir, puis après quelques minutes de silence :

— Je vous ai dit, reprit-il, que j'étais disciple de la science, l'un de ces hommes que la fatale ignorance de notre époque fait regarder comme en relation avec les esprits du mal et comme doué, en vertu d'un pacte avec le démon, d'une puissance surnaturelle.

Ligé intimement avec tous les grands savants de l'Europe, je travaillais cependant de préférence avec deux d'entre eux, Goolenius et Fludd ; à nous trois se joignit bientôt un quatrième compagnon, un vieillard, que le hasard m'avait fait rencontrer.

Ce vieillard, savant érudit, possesseur d'une intelligence merveilleuse, se nommait et se nomme encore maître Eudes.

D'un âge indéfinissable, d'un esprit singulier, ayant des habitudes mystérieuses et étranges, maître Eudes me répugnait tout d'abord ; mais peu à peu, je m'habituai à lui, et l'amour de la science fit taire promptement les sentiments du cœur.

Goolenius retourna en Allemagne, Fludd en Angleterre, et nous demeurâmes, maître Eudes et moi, compagnon d'étude, plus inséparables encore par l'absence de nos deux amis.

Le but de nos travaux était cette science magique à peine indiquée par Paracelse et que nous voulions développer autant que cela dépendait de nos intelligences.

Après des travaux sans nombre et dont je ne vous dirai pas les déceptions ni les joies, je crus posséder et je possédai en effet le dernier mot de la science, la clef du somnambulisme artificiel, grâce auquel le passé et le présent n'avaient plus pour moi de secret.

Vous ne me comprenez pas, jeune homme, poursuivit l'Indien en s'exaltant peu à peu, vous ne sauriez me comprendre, et cependant vous allez connaître les effets de cette découverte admirable que vous ignorez.

Maître de ce secret puissant, j'en devins jaloux comme un amant de sa maîtresse. J'étais seul lorsque je conquies de bien si précieux, je résolus de le conserver pour moi seul, et maître Eudes, mon compagnon, ne connut jamais ma découverte.

Dieu, en couronnant mes efforts, avait récompensé une action charitable autrefois accomplie par moi, car c'était une faible créature élevée par mes soins qui m'avait puissamment aidé, à son insu, à atteindre le but.

Cette créature était une jeune fille de quinze ans, belle comme les anges du ciel, miséricordieuse comme eux, et que j'avais recueillie neuf ans plus tôt en Hongrie, alors que je parcourais l'Europe à la recherche du fils du comte de Bernac.

Enfant perdue ou abandonnée, je l'avais rencontrée, nue et mourant de faim et de froid, sur ma route. Je l'emportai

dans mon manteau, résolu à accepter pour fille celle que le Seigneur plaçait ainsi sous ma protection.

Aldah, tel est le nom que je lui avais donné, avait grandi sous mes yeux, et chaque jour j'avais senti s'accroître sa dresse paternelle que je lui avais vouée.

En développant le corps par des soins matériels, je me proposais de développer l'esprit et l'intelligence par l'étude et le raisonnement.

J'y parvins au-delà de mes vœux.

Aldah semblait ressentir également pour moi un amour tout filial.

Souvent j'avais été étonné de la surprendre en contemplation muette devant moi, paraissant absorbée dans une extase inexplicable.

Elle semblait presque toujours deviner mes pensées et lire dans mon esprit.

Je ne comprenais pas cette influence morale et puissante, lorsque la science m'en révéla le mystère.

Aldah, se prêtant à toutes mes volontés, appela d'elle-même l'expérience que je n'osais entreprendre sur cette nature délicate.

Rosie, m'armant de courage et d'énergie, je triomphai de mes hésitations et je déterminai bientôt, effrayé de mon œuvre, des spasmes d'abord, puis des attaques nerveuses auxquelles succédèrent la catalepsie et l'extase.

J'obtins l'insensibilité extérieure, l'isolement, et enfin le somnambulisme lucide !

La nuit où j'accomplis ces expériences, je crus devoir fuir.

Aldah, réveillée, ne sentait aucun mal.

J'avais, je vous le répète, bien que vous ne puissiez me comprendre, j'avais triomphé des obstacles, j'avais atteint le but.

Maître Eudes n'avait jamais vu Aldah, maître Eudes ne la vit jamais, tant je craignais que lui aussi ne parvint à surprendre le secret de la science.

Je ne lui dis rien, et je sus me contraindre, bien que la joie du triomphe inondât mon âme.

Je continuai à travailler avec lui comme par le passé, pour ne lui donner aucun soupçon, lui cherchant toujours, moi ayant l'apparence de chercher.

Maître Eudes avait le travers de s'adonner à la magie, de croire aux sciences occultes, et cette croyance, ces doctrines erronées, l'éloignaient du but vers lequel je ne tentai nullement à le ramener.

Je ne voulais pas de rival, je voulais que mon secret fût ma propriété exclusive.

Ce maître Eudes dont je vous parle avait, je vous l'ai dit, les habitudes les plus singulières.

Il habitait, et il habite encore, une vieille maison située au centre de Paris, sur le rive droite de la Seine, près de l'hôtel de Soissons, et adossé à un couvent des Augustins, qui avait été dévasté et ruiné au commencement des guerres de la Ligue, ses propriétaires ayant pris parti pour le roi Henri III.

Jamais je n'avais visité le corps de logis bâti au fond de la cour de la maison, et dont la chronique populaire se plaisait à faire un séjour de démons.

Trop étonné moi-même pour attacher quelque importance à ces bruits absurdes, je ne m'en étais jamais préoccupé.

Un soir pendant que nous travaillions ensemble dans sa chambre maître Eudes, plus communicatif et plus confiant, par un motif que j'ignorais, me conduisit dans le mystérieux logis, me prévenant que je trouverais là un homme, un adepte pénétré